

Alice LAMY

LE VOCABULAIRE GREC ANTIQUE À L'ÉPREUVE DU LATIN MÉDIÉVAL : L'EXEMPLE DE GUILLAUME DE CONCHES (XII^e SIÈCLE)

Au XII^e siècle, la philosophie naturelle et les exégèses bibliques se diffusent progressivement en entrelacs et nourrissent les nouveaux savoirs structurés en sept arts libéraux¹. À l'époque chartraine, en effet, le *Trivium* et le *Quadrivium* retracent des itinéraires vertueux inscrits dans la quête de Dieu : l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie figurent au rang des quatre disciplines les plus élevées, qui permettent de contempler l'harmonie du monde. La *Philosophia*², l'un des premiers écrits de jeunesse à succès de Guillaume de Conches, puis le *Dragmaticon*, ouvrage dialogique de maturité paru une bonne vingtaine d'années plus tard, tous deux au genre inclassable (encyclopédie, traité ou *accessus*), portent l'ambitieux projet initiatique d'exposer la nature des choses et leurs causes archétypales, comme physiques, après le geste divin. Ces œuvres, riches d'une documentation naturaliste solide et diversifiée, des sources platoniciennes, en passant par la littérature médicale hippocratique et galénique, jusqu'aux apports de Constantin l'Africain et des auteurs arabes nouvellement redécouverts, puisent largement dans le lexique grec pour classer et présenter en détail les composants du monde, terrestres comme célestes³. Si le

¹ A. Lamy, A. Raffarin et É. Séris dir., *Dignité des 'Artes' : promotion et évolution des arts libéraux de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2022.

² Guillaume de Conches, *Philosophia et Dragmaticon*, éd. B. Ribémont, E. Ndiaye, Ch. Dussourt, Paris, Les Belles Lettres [Sagesses médiévales], 2021. Nous utiliserons ici cette remarquable édition récente pour les traductions citées et les références scientifiques afférentes.

³ Bien que Guillaume ne reproduise pas les termes en langue grecque dans ses descriptifs encyclopédiques et ne les évoque pas toujours explicitement, il fait toutefois référence à une trentaine de notions scientifiques traditionnelles grecques latinisées, dans dix-sept chapitres de ses deux traités. « Les démons », *Philosophia* I.5.15, *Dragmaticon* 1.5.1-2 : καλός, κακός, δαίμων -δαῖναι (savoir) ou δαίω (« partager ») ou racine *d(e)y-w- (« briller », racine de Ζεύς, *dies, deus*). « L'assemblage des éléments », *Philosophia* I.9.33, *Dragmaticon* 2.5.1-2, 2.6.1 : *Simzugia*, συζυγία, « la combinaison » (grec non cité). Dans « Les cercles du firmament », *Philosophia* I.2.5.13, *Dragmaticon* 3.7.6, Guillaume retrace l'étymologie de la galaxie, Γάλα et -ξίας comme suffixe nominal, l'expression exacte étant κύκλος γαλακτικός. Dans « Les signes [du zodiaque] », uniquement dans *Philosophia* II.2.6.14, voir l'usage de Ζώη (« vie ») et ζῶον (« être doué de vie », « animal »). Dans « Les parallèles », uniquement dans *Philosophia* I.2.7.17-18, Guillaume relève le terme d'« équidistants », παράλληλοι κύκλοι (même s'il ne cite pas le groupe nominal grec), le terme κόλουρος, « à queue tronquée » (grec non cité), l'expression ὀρίζων κύκλος, le « cercle limitateur » (grec non cité). Dans le chapitre correspondant du *Dragmaticon* 3.7.11.12, « Les cercles célestes », on trouve les participes présents ἀναβιβάζων pour « montant », καταβιβάζων pour « descendant » ; dans le chapitre sur Vénus, *Philosophia* II. 12.29, est mentionné ἔσπερος, *vesper*, le « soir » (grec non cité par Guillaume) ; dans le chapitre correspondant « Le mouvement de Vénus et de Mercure » (*Dragmaticon* 4.6.1), on relève ἀκρόνυχος, « au commencement de la nuit ». Dans la section « Le Soleil et la diversité des saisons (et les maladies afférentes) », *Philosophia* II.14.51-52, *Dragmaticon* 4.8.11, voir Συνέχεια ou « état constant » (grec non cité par Guillaume), χολέρα, la « bile » (grec non cité), φλέγμα, « inflammation », « glaire », « pituite » (grec non cité), μελανχολία, l'« humeur », la « bile noire » (grec non cité). Voir aussi « Les complexions », *Philosophia* IV.18.30. Dans le chapitre sur la lune, uniquement *Philosophia*, II.15.71, II.15.75, Guillaume fait usage des termes μονοειδής, « qui a une forme unique, une forme simple », διχοτόμος, « coupé, divisé en deux », ἀμφίκυρτος, « courbé, bosselé aux bouts », πανσέληνος, la « lune totale ». Dans le chapitre sur « Le soleil », à propos de l'ombre en forme de cylindre ou de panier, *Dragmaticon*, uniquement, 4.13.8-10, Guillaume recourt au suffixe grec -ειδής, qui a la forme de cylindre, de panier (κάλαθος) ou de cône. Quand le maître chartrain étudie l'air, *Philosophia* III.1.3., il mentionne le terme de ζώνη,

vocabulaire grec scientifique souligne les intentions totalisantes de ces compilations hors normes, pour étudier l'univers avec minutie, il contribue à révéler aussi, dans son usage ciblé, exclusif et spécifique, une coexistence irrégulière entre deux types de rubriques, l'une de style encyclopédique où le grec est très présent, l'autre, caractérisée par des colorations plus spéculatives et aristotéliennes, où le travail philologique apparaît moins central : Guillaume de Conches se distingue ainsi comme un compilateur soucieux de raisonnements élaborés et personnels, plutôt que de sources scrupuleusement référencées. Le *Dragmaticon* perpétue la marque de cette écriture originale, pour creuser plus nettement encore la distance avec la tradition encyclopédique et révéler une forme propre « d'encyclopédie chartraine⁴ », par ses insertions philosophiques librement interprétées et revues, sur des auteurs de plus en plus diversifiés, antiques comme médiévaux, occidentaux comme orientaux. Nous voudrions donc montrer que la langue grecque connaît un usage contrasté : si elle est abondamment convoquée pour désigner les trésors naturalistes et cosmologiques du monde et rendre hommage à l'autorité des savants grecs⁵, qui garantissent la densité des connaissances, et mettent en valeur, rétrospectivement, la pertinence et l'ampleur de la création divine, son usage philologique reste presque totalement absent des débats plus proprement philosophiques, et des mises au point où Guillaume entend imposer sa singularité dans de nouvelles spéculations de son temps et des révisions notionnelles portant sur la matière, la substance, la création du monde, la substance de dieu, le corps des êtres et la nature : quand il s'agit de penser les principes du monde chrétien, le vocabulaire grec fondamental n'est plus mobilisé et laisse place à l'autorité doctrinale et dogmatique de la langue latine.

RECONNAÎTRE L'AUTORITÉ DES SAVANTS ANTIQUES EN CITANT LE GREC COSMOLOGIQUE DANS LA DESCRIPTION DU MONDE CRÉÉ : UN GESTE D'ÉRUDITION PRIVILÉGIÉ DE L'ENCYCLOPÉDISME CHARTRAIN

L'usage des textes d'auteurs grecs, une pratique philologique chartraine incontournable pour embrasser la totalité du monde et les affections de l'homme décrites par Platon et Aristote, Hippocrate et Galien

la « ceinture » ; voir aussi pour l'usage de ce terme, *Dragmaticon* 6.3.1., les parties, les zones entourant la terre. Guillaume évoque aussi dans « Le tonnerre et la foudre », *Philosophia* uniquement, III, 6.16, le terme κεραυνία, la foudre (pierre de l'éclair), dans « les habitants de la Terre », *Philosophia* uniquement, IV.2.6., le terme ἄντουκοι, les habitants du même méridien, mais dans l'autre hémisphère (grec non cité par Guillaume). Concernant le chapitre sur « L'estomac et les autres digestions », *Philosophia* uniquement, IV.17.27., on relève le terme de μεσαραιικός, « de la membrane intestinale » (vocabulaire salernitain), *Miseraiacae* venant de *mittere* selon Guillaume, qui mêle latin et grec de façon fantaisiste. À propos des urines, *Philosophia* uniquement, IV.17.29, le maître chartrain utilise le terme ὑπόστασις, le « dépôt », et νεφελεῖον, le « petit nuage ». Dans la section sur la vision, *Philosophia* uniquement, IV.23.42, Guillaume fait appel aux termes ἔμφασις, παράφασις, la « vision sur », « la vision réfléchi », bien qu'il ne cite pas le grec. Dans le *Dragmaticon* uniquement, on trouve : νεφέλη (« Les vents », 5.2.6), παρήλιος, « reflet du soleil », (« l'arc-en-ciel », 5.4.15), πίθος (« tonneau ») (« les astres qui tombent », à la manière d'un tonneau de feu, 5.7.6.), κομήτης, « astre chevelu », et κόμη, « chevelure » (« les comètes », 5.8.3), ἄνθρωπος à distinguer complètement de ἀντιρόπος, « tourné à l'envers » (étymologie fantaisiste venue des Présocratiques) (« Le mouvement volontaire », 6.23.4).

⁴ Guillaume de Conches, *Philosophia et Dragmaticon*, introduction, p. 24-31.

⁵ Une remarque cependant : que ce soit dans la *Philosophia* ou dans le *Dragmaticon*, les auteurs grecs cités dans leurs expressions propres, même au moyen de sources latines indirectes, comme Calcidius, ne couvrent qu'une petite moitié des références de Guillaume de Conches. La plus large partie des termes grecs rapportés proviennent aussi des naturalistes et philosophes latins, comme Cicéron, Sénèque et Pline pour les sources antiques, tels que Boèce et la patristique latine (Isidore de Séville) les ont diffusés, des auteurs tardo-antiques néoplatoniciens (Martianus Capella et Macrobie) et des commentateurs pré-carolingiens (Bède) ou plus contemporains de Guillaume (Honorius Augustodunensis ou Jean de Salisbury).

La langue grecque est largement associée à l'étude de la philosophie et de l'univers tel que Platon⁶ le présente et le structure dans le mythe du *Timée*. À l'époque de Guillaume de Conches, l'œuvre n'a été que partiellement traduite et commentée par Calcidius⁷ (17A-54D) et reste constamment filtrée par les traductions et les interprétations fragmentaires tardo-antiques de Macrobe, Proclus puis Boèce⁸. Ce dialogue nourrit cependant, au XII^e siècle, les investigations cosmologiques et mystiques des écoles cathédrales et invite à de nouvelles techniques herméneutiques : Calcidius n'ayant pas toujours été suffisamment clair, ni méthodique ni pénétrant selon les chartrains, il s'agit de mettre son commentaire à distance et de le passer au crible de la glose⁹ qui permet une exploration du texte en recourant à la philologie et à l'examen du lexique grec. Ces modalités de lecture prétendent dépasser les capacités du commentateur précédent. Dans la *Philosophia*¹⁰ comme dans le *Dragmaicon*, Guillaume de Conches applique cette approche littérale à l'étude des causes premières et secondaires du cosmos. Phrase par phrase et mot par mot, le maître chartrain mobilise ses compétences conjointes de philosophe et de grammairien, pour obtenir, comme dans les lectures platoniciennes, une compréhension claire des définitions grecques, sous l'écorce des mots¹¹. En effet, ignorer la philosophie reviendrait à négliger la signification cachée des

⁶ La langue grecque est aussi associée à Aristote. En effet, Boèce concilie toujours dans la diffusion de la philosophie antique au Moyen Âge les polémiques entre Platon et Aristote et donc leurs deux types de pensées, même s'il tente d'esquisser souvent une vision concordiste de ces deux auteurs.

⁷ Calcidius, *Commentaire au Timée de Platon*, tomes I et II, éd. B. Bakhouché, Paris, Vrin, 2011. Voir aussi A. Lamy, « Note sur la présence littérale du *Timée* latin dans le principe de la création au XIII^e siècle : l'exemple de Thomas d'Aquin », *Lectures médiévales et renaissantes du Timée*, éd. B. Bakhouché et A. Galonnier, Paris, Peeters, 2015, p. 142-164 ; I. Caiazzo, *Lectures médiévales de Macrobe. Les Glosae Colonienses super Macrobius*, Paris, Vrin, 2003 ; A. Neschke-Hentschke, *Le Timée de Platon. Contributions à l'histoire de sa réception*, Louvain-Paris, Peeters, 2000 ; P.-E. Dutton, « Medieval Approaches to Calcidius », *Plato's Timaeus as Cultural Icon*, éd. G. Reydam-Schils, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, 2003, p. 183-205 ; W. Beierwaltes, *Platonismus in Christentum*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1998 ; M. Lemoine, « Innovations de Cicéron et Calcidius dans la tradition du *Timée* », *The Medieval Translator. Traduire au Moyen Âge*, t. 6, éd. R. Ellis et R. Tixier, Turnhout, Brepols, 1998, p. 72-81 ; M. Lemoine, « Le *Timée* latin en dehors de Calcidius », *Langages et philosophie, Hommage à Jean Jolivet*, éd. A. De Libera, A. Elamrani-Jamal et A. Galonnier, Paris, Vrin, 1997, p. 63-78 ; B. Bakhouché, « La transmission du *Timée* dans le monde latin », *Les voies de la science grecque, études sur la transmission des textes de l'Antiquité au dix-neuvième siècle*, éd. D. Jacquart, Genève, Droz, 1997, p. 1-31 ; B. Bakhouché, « La tradition indirecte du Platon latin », *The Medieval Translator. Traduire au Moyen Âge*, t. 5, éd. R. Ellis et R. Tixier, Turnhout, Brepols, 1996, p. 337-346 ; C. Steel, « Plato Latinus », *Rencontres de cultures dans la philosophie médiévale, traductions et traducteurs de l'antiquité tardive au XIV^e siècle*, éd. J. Hamesse, C. Steel et M. Fattori, Louvain-la-Neuve, Cassino, 1990, p. 301-316 ; W. Beierwaltes, *Platonismus in der Philosophie des Mittelalters*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969.

⁸ A. Lamy, « Henri Bate de Malines, lecteur de Boèce », *Boèce au fil du temps : la réception de son œuvre et son influence sur les lettres européennes du Moyen Âge à nos jours*, éd. E. Cantarino, S. Conte et A. Oiffier-Bomssel, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 299-314 ; A. Lamy, « L'autorité du *Timée* de Platon dans le *Quadrivium* au XII^e et au début du XIII^e siècle à l'Université de Paris : le cas des mathématiques », *L'Autorité dans les Arts libéraux*, éd. J.-B. Guillaumin, A. Garcea et C. Conduché, *Eruditio Antiqua*, 7, 2015, p. 137-161.

⁹ A. Lamy, « La forme singulière du commentaire parisien inédit et anonyme au *Timée* de 1363 », *Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. M. Furno, C. Louette et V. Méot-Bourquin, Genève, Droz, 2017, p. 178-193.

¹⁰ Cet ouvrage de forme dialogique à portée didactique de type maître-élève semble à première vue corriger les erreurs dénoncées par les pairs du maître chartrain, à leur lecture de la *Philosophia*, et proposer un ensemble de mises au point en réponse à leurs critiques sur un usage de la raison qu'ils trouvent excessif, dans des discussions théologiques dominées par le dogme inflexible de la foi. En réalité, le *Dragmaicon* rend plutôt hommage à l'audace polémique de cet écrit de jeunesse et en restitue les principales aspérités pour devenir un texte philosophique profond de référence, aux développements et apports nouveaux assumés.

¹¹ E. Jeuneau, « L'usage de la notion d'*Integumentum* à travers les gloses de Guillaume de Conches », *AHDLMA*, XXIV, 24, 1957, p. 35-100 ; P. Dronke, *Fabula : Explorations into the Uses of Myth in Medieval Platonism*, Leyde-Köln, Brill, 1974 ; M.-D. Chenu, « *Involucrum* : le mythe selon les théologiens médiévaux », *Archives d'histoire*

integumenta ; fort de ces lectures méthodiques du *Timée* et connaisseur du naturalisme de l'Aristote arabe, Guillaume privilégie donc cette même minutie lexicale dans ses deux traités, pour étudier les relations verticales entre les intelligibles et les créatures, tout en articulant continûment les dimensions célestes et terrestres des êtres et des phénomènes. La présence de la langue grecque contribue à favoriser cette circulation et à dynamiser l'exercice de la raison humaine, appliquée à l'examen cosmologique du monde créé et de ses mécanismes, soumis aux lois de la physique. Trois autorités principales grecques sont citées : pour la pensée philosophique des principes de la connaissance et des représentations de l'homme ainsi que pour le système solaire (mouvement et éclipse), Guillaume cite à sept reprises les termes grecs du Platon latin (Calcidius), à une reprise (pour l'étude des éléments), il relève ceux de l'Aristote arabe ; dans le domaine médical, Hippocrate et Galien sont mentionnés sur le chapitre des maladies (dans la *Philosophia* en particulier).

L'examen du lexique grec de l'œuvre renvoie d'abord aux modalités d'élévation de la connaissance humaine pour appréhender l'intelligible chez Platon (les êtres intermédiaires, les astres, la perception humaine par la vision, l'homme comme arbre inversé), puis au système céleste. Guillaume recourt au grec également pour désigner la matière du monde sublunaire aristotélicienne (la composition des éléments). Le maître chartrain évoque en premier lieu les démons, entités représentatives de la philosophie de Platon, rapportés par Calcidius :

Est dit « démon » tout être animé invisible qui fait usage de la raison, pour ainsi dire « êtres de savoir ». C'est pourquoi les êtres des régions d'en haut sont dits « *kalodaimones* », c'est-à-dire « connaissant le bien », car « *kalos* » est « bon », « *kakos* », « mauvais »¹².

Dans le *Dragmaticon*¹³ est ensuite défini le mouvement de Vénus et de Mercure, en référence au commentaire de Calcidius : « [Mercure et Vénus] ne se lèvent jamais d'un lever acronyque (*akronykbos*¹⁴) ». Guillaume étudie aussi le phénomène de la vision, rapporté par Calcidius, et traduit les suffixes grecs en -φασις à partir du verbe *tueor* (il fait l'inventaire des différentes espèces de vision : la vision directe, *contuitio*, par réflexion, *intuitio*, par transparence, *detuitio*¹⁵). Il rappelle enfin le rapprochement platonicien de l'homme avec l'image de l'arbre inversé, en abordant la question du mouvement volontaire. Dans le *Dragmaticon*, Guillaume reprend le *topos* présocratique et son néologisme « *antropos* », construit artificiellement sur la préposition ἀντί et le substantif τροπος¹⁶.

Dans ses ouvrages, Guillaume se réfère aussi à la philosophie platonicienne pour décrire les cercles célestes. Il relève au préalable le terme d'*arktos* pour désigner la grande ourse et la région polaire, mentionne la préposition ἀντί pour caractériser par opposition l'antarctique, le terme τροπικός pour désigner les tropiques et réserve une étymologie fouillée¹⁷ aux colures, principaux méridiens de la sphère céleste. Il affirme finalement :

doctrinale et littéraire du Moyen Âge xxii, 1955, p. 75-79 ; M.-T. D'Alverny, *Le cosmos symbolique du XII^e siècle*, Paris, Vrin, 1954, p. 31-81.

¹² Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, I.5.1-2, p. 209, « Les démons », *Philosophia*, I.5.15, p. 72 (Calcidius, *Commentaire* 133).

¹³ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 4.6.1, p. 273.

¹⁴ Calcidius, *Commentaire* 71.

¹⁵ Guillaume de Conches, *Philosophia*, IV.23.42, p. 188, « Comment se fait la vision », Calcidius *Commentaire* 245. Voir aussi note 649, Guillaume de Conches, *Philosophia*, p. 188.

¹⁶ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 6.23.4., « le mouvement volontaire », p. 392-393.

¹⁷ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, p. 262.

Le premier des deux cercles est dit « *anabibazon* », c'est-à-dire « montant vers le haut » parce qu'il monte vers les régions supérieures ; l'autre est dit « *catabibazon* » c'est-à-dire « gisant » car il gît littéralement autour de la terre¹⁸.

Pour le mouvement accidentel du soleil, Guillaume rappelle :

Le premier [cheval de Phébus] ne s'appelle-t-il pas *Erythrèus*, c'est-à-dire « le rougeoyant », le second *Actèus*, c'est-à-dire « le brillant », le troisième *Lampus*, c'est-à-dire « le brûlant », le quatrième *Philogèus*, c'est-à-dire « l'amant de la terre » ?¹⁹

Avant de commencer à traiter du soleil, le Duc de Normandie, interlocuteur et destinataire du dialogue de Guillaume dans le *Dragmaticon*, rappelle l'étymologie des trois mots grecs « *γυλινδροειδès, turboidès, conoidès* ». Le philosophe complète :

un cylindre est une figure circulaire, qui s'allonge de manière égale, sans que ses côtés se rejoignent à l'extrémité ; « *idea* » est « forme²⁰ » : une ombre qui a la forme d'un cylindre est donc dite « *γυλινδροειδès* ». [...] Une ombre qui a la forme d'une toupie ou d'un panier est dite « *turboidès* » ou « *calathoidès* ». Un cône est une figure qui s'étend d'une base large vers une pointe, par suite une ombre de cette forme est dite « *conoidès*²¹ ».

Les apports aristotéliens sur l'assemblage des éléments mobilisent également le fonds lexical grec antique de tradition philosophique : la syzygie (*sinzygia*²²) ou conjonction des éléments cosmologiques est longuement développée par Guillaume. Il y fait à nouveau allusion en contexte médical :

Or ce Constantin voulait que les humeurs soient constituées des quatre éléments, et qu'à partir des humeurs soient constituées des parties homéomères, c'est-à-dire « qui se ressemblent »²³.

De plus, Hippocrate et Galien figurent comme auteurs de référence directs pour les mentions étymologiques des maladies²⁴ : Guillaume hiérarchise les maladies les plus graves (venant de la bile jaune, la *cholera*²⁵) comme les maladies bénignes (provenant du flegme) ; il évoque la maladie propre à la saison printanière venant du sang, la *sinocha*²⁶, les maladies provenant de la bile noire, la *melancolia*²⁷. Le maître chartrain reprend le terme galénique de

¹⁸ Guillaume de Conches, *Philosophia*, II.17.18, p. 106, *Dragmaticon*, 3.7.11-12, p. 261.

¹⁹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 4.8.1, p. 279, 4.12.3, « Le mouvement accidentel du Soleil », p. 287.

²⁰ Voir aussi *Dragmaticon*, 4.13.8, p. 292.

²¹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon* 4.13.10, « L'éclipse du soleil », p. 294.

²² Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.9.33, « L'assemblage des éléments », p. 84, *Dragmaticon*, 2.5.1-2, 2.6.1, p. 230-231.

²³ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.7.20, « Les éléments, Aristote », p. 76. Voir aussi Aristote, *Météorologiques*, 4.12.389b, *Physique*, 203a.20, *Génération et Corruption*, 314a019 (où est présent le terme *ὁμοιομερῆ*). *Dragmaticon*, 6.13.3 « La croissance », p. 370 : « Car est parfaitement sain ce qui est tempéré dans ses parties homéomères et équilibré dans ses parties organiques : c'est-à-dire ce qui, dans les membres – qui peuvent être divisés en parties semblables (appelées par les Grecs « *homoeomeriae* ») – est de bonne constitution : et ce qui dans les organes fonctionnels (appelés par les Grecs « *organicae* ») ne sort pas de la moyenne en plus ou en moins [...] » (*ὄργανον*).

²⁴ Guillaume de Conches, *Philosophia*, « Le Soleil et la diversité des saisons », II.14.51, p. 122, 14.52, p. 123-124.

²⁵ Galien, *Methodi medendi*, 10.603.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

veines « transmetteuses²⁸ » du système intestinal, *miseraiacae*²⁹ ; il clôt ses considérations médicales en usant du grec hippocratique avec l'hypostase de l'urine³⁰ : si ce dépôt reste au fond de l'urine, il est nommé « *hypostasis* », s'il subsiste au milieu du liquide, « *enaeroma* », s'il demeure en haut, on le nomme « *nephilē*³¹ ».

Les sources latines antiques, patristiques, tardo-antiques et médiévales, des autorités dominantes dans l'usage du grec cosmographique par Guillaume de Conches

Les auteurs latins présentent également, dans une large moitié des occurrences citées, d'importantes ressources secondaires pour faire usage de la langue grecque dans les deux traités de Guillaume, de l'antiquité à l'époque contemporaine des chartrains, en particulier pour les astres et les phénomènes célestes. Ainsi, alors que Vénus est décrite au moyen des termes grecs platoniciens dans le *Dragmaticon*, elle est rattachée aux sources d'Isidore et de Honorius dans la *Philosophia*.

Cet astre est également appelé Lucifer et Hespérus : Lucifer quand on le voit avant le Soleil, le matin, Hespérus, quand on le voit après le soleil, le soir³².

Dans les deux traités en revanche, les cercles du firmament sont décrits dans les mêmes approches étymologiques approximatives de Martianus Capella, repris par Jean de Salisbury : « Les deux cercles visibles sont donc la galaxie, c'est-à-dire le “cercle lacté” (*galac* signifiant « lait », et *xios*, « cercle ») et le zodiaque³³ ». Dans le traité *Philosophia*, les signes du zodiaque, qui ne sont pas présents dans le *Dragmaticon*, sont ainsi expliqués :

Et parce que ces signes ont reçu des noms d'animaux, comme le Bélier, le Taureau, etc., le cercle qui les contient est appelé « zodiaque » (car *zōè* signifie « animal »)³⁴.

Alors que dans le *Dragmaticon*, Platon fait autorité pour l'examen des cercles célestes, dans le traité *Philosophia*, Guillaume de Conches cite plutôt l'étude macrobienne des parallèles³⁵ : ces cinq cercles sont dits « parallèles », c'est-à-dire « équidistants³⁶ » (*παράλληλοι κύκλοι*). Guillaume précise alors :

Outre ces cercles, il y a deux colures, dont l'origine se trouve au centre du septentrion. [...] [...] On les appelle « colures », pour ainsi dire *colon uri*, c'est-à-dire « membres de bœufs sauvages (en effet, *kolon* signifie « membre », et *urus*, bœuf sauvage) [...]»³⁷.

²⁸ Galien, *De locis affectis*, 5.10 (II).

²⁹ Guillaume de Conches, *Philosophia*, IV,17.27, « L'estomac et les autres digestions », p. 177.

³⁰ Guillaume de Conches, *Philosophia*, IV, 17.29, p. 179.

³¹ Hippocrate, *Pronostic*, 12, *De significationibus hypostasis*, 7.15.

³² Guillaume de Conches, *Philosophia*, II.12.29, « Vénus », p. 112, Honorius, *Imago Mundi*, 1.177, Isidore, *Etymologiae*, 3.71.18.

³³ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.5.13, « Les cercles du firmament », p. 103, voir le terme *galaxias*, Martianus Capella, *De nuptiis Mercurii et Philologiae*, 8.826, Jean de Salisbury, *Policraticus*, 2.6.17. Les mêmes allusions se trouvent dans le *Dragmaticon*, 3.7.6, p. 259.

³⁴ Macrobie, *Commentaire au songe de Scipion*, 1.14.24, Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.6.14, « Les signes [du zodiaque] », p. 104.

³⁵ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.7.17-18, « Les parallèles », p. 106.

³⁶ Macrobie, *In somnium Scipionis*, 1.5.13.

³⁷ Macrobie, *In somnium Scipionis*, 1.15.14. Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.7.18, « Les parallèles », p. 106.

Les deux qui restent, sur le nombre indiqué plus haut, sont le méridien et l'horizon ; l'horizon est le lieu où le ciel semble rejoindre la terre, appelé « horizon », c'est-à-dire « délimitant » (ὀρίζων κύκλος)³⁸.

L'important chapitre sur la lune dans la *Philosophia*, qui ne figure plus dans le *Dragmaticon*, est l'occasion de citer le grec des cosmologistes néoplatoniciens latins :

[...] Quand elle s'éloigne du Soleil, un peu d'éclat commence à être visible, sous la forme d'une mince corne, on la dit *monoidès* ; et plus elle s'éloigne du Soleil, plus la lumière descend sur elle, si bien qu'au septième jour, on la voit *dichotomos* (c'est-à-dire « divisée par le milieu ») [...]. Mais, après le septième jour, jusqu'au quatorzième, la Lune est *amphicirtos* (c'est-à-dire « moins pleine »). [...] Quand le soleil se couche [...], elle est *pansélénos*, c'est-à-dire « pleine lune » [...]. [...] La lune descendante devient d'abord *amphicirtos*, puis *dichotomos*, puis *monoidès*³⁹.

À propos de l'ombre, Guillaume de Conches poursuit : « L'ombre donc d'un tel corps [sphérique] est soit *cylindroidès*, soit *calathoidès*⁴⁰, soit *conoidès*⁴¹ ». Les traités clôturent le passage en revue du monde astral par les éléments et les phénomènes célestes plus familiers des habitants de la terre, que Guillaume appelle « antéciens » (allusion implicite au grec ἀντοικοί⁴²). Guillaume de Conches en vient à définir les différentes localisations de l'air⁴³ : « Il y a donc dans l'air cinq régions différentes, appelées « cinq zones » par les Anciens⁴⁴ ». Il poursuit un peu plus loin : « Ces parties [...] qui entourent la Terre, les Grecs les appellent “*ζοναί*”, nous “*cinguli*”⁴⁵ ». Guillaume précise en outre que « la foudre n'est pas une substance pierreuse (*ceraunia*⁴⁶) ». Dans le *Dragmaticon* spécifiquement, Sénèque devient l'autorité de référence pour étudier les vents⁴⁷, Isidore, pour aborder les comètes⁴⁸ ; Guillaume se réfère enfin de

³⁸ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.7.19 ; Sénèque, *Questions naturelles*, 5.3, Macrobe, *In somnium Scipionis*, 1.15.17, Martianus Capella, *De nuptiis Mercurii et Philologiae*, 8.818.

³⁹ Guillaume de Conches, *Philosophia*, II.15.71-75, « La lune », p. 131. Firminus Maternus, *Mathesis*, 4.1.10, Macrobe, *In somnium Scipionis*, 1. 6.54-56, Bède, *De temporum ratione* 35, Isidore, *De Natura Rerum*, 18.3 et 7.

⁴⁰ Calcidius, *Commentaire* 90, Pline, *Histoire naturelle*, 2.8.51.

⁴¹ Macrobe, *In somnium Scipionis*, 1. 15.11.

⁴² Guillaume de Conches, *Philosophia*, IV.2.6, « Les habitants de la Terre », p. 160 : « L'autre partie habitable est pareillement divisée en deux : nos antéciens habitent la partie la plus haute », voir Martianus Capella, *De nuptiis Mercurii et Philologiae*, 6.605, Isidore, *Etymologiae*, 9.2.133 et 11.3.24.

⁴³ Guillaume de Conches, *Philosophia*, III, 1.3, « L'air », p. 138.

⁴⁴ Macrobe, *In somnium Scipionis*, 2.7.2-7, Cicéron, *République*, 6.15.

⁴⁵ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 6.3.1, « Les qualités de la terre », p. 342.

⁴⁶ Guillaume de Conches, *Philosophia*, III.6.16, « Le tonnerre et la foudre », p. 144, Pline, *Histoire naturelle*, 37, 51-52.

⁴⁷ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 5.2.6, « Les vents », p. 305 : « Les nuages supérieurs aussi, quand ils crèvent et se dissolvent vers la terre, engendrent des vents, que les Grecs, nomment d'après leur origine « *eknéphias* » (*néphilè* veut dire « nuage ») ». Sénèque, *Quaestiones naturales*, 5.12.1-2, 5.13.2-4. Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 5.2.10, p. 306 : « Le vent qui vient de l'orient à l'équinoxe, nous l'appelons Subsolanus, les Grecs, Apheliotès ; le vent qui sort de l'orient d'hiver, les Grecs le nomment Eurus, les latins Vulturnus. [...] L'Affricus, les Grecs l'appellent Libs » (Guillaume procède à la transcription latine des noms grecs dans le texte de Sénèque).

⁴⁸ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 5.8.3, « Les comètes », p. 325 : « [...] La lumière des comètes se répand à la manière d'une chevelure. C'est même, selon certains, pour cette raison qu'on les appelle 'comètes' ». Isidore, *Etymologies*, 3.71.16-17 (κομήτης « astre chevelu », κόμη « chevelure »).

façon générique « aux Grecs » pour le phénomène de l'arc-en-ciel⁴⁹ et les astres qui tombent⁵⁰ comme des tonneaux de feu.

LIRE PLATON ET ARISTOTE SANS LEUR GREC : ÉCRASEMENT ET OMISSION DU VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE ANTIQUE DANS LES DÉBATS THÉOLOGIQUES LATINS SUR LA CRÉATION DU MONDE ET LA DÉFINITION DE SES SUBSTANCES

Dans ses intentions encyclopédiques, Guillaume fait la part belle à l'usage du grec, sans que ce dernier marque une progression significative de la *Philosophia* au *Dragmaticon*, ni valorise l'ambition de débats philosophiques plus audacieux et plus offensifs dans le second traité de la maturité, à l'endroit des contemporains de Guillaume comme à celui de Platon et d'Aristote. Au contraire, le ton du Duc se fait presque méprisant dans le prologue du *Dragmaticon* pour décourager tout commentateur qui prétendrait avec orgueil connaître les arcanes du monde au moyen des connaissances et de la langue grecques. La prétention à l'omniscience et à la polyvalence des approches par les différents arts pourrait s'avérer illusoire et vaine :

Le duc : celui qui promet tout n'est ni dieu ni ange, mais un affamé de petit Grec ! Tu sais bien ce que dit Juvénal de ces affamés de petits Grecs : « Devine qui c'est ! C'est qui tu veux, c'est l'homme-orchestre : grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, masseur, voyant, acrobate, médecin, sorcier, il sait tout faire, le petit Grécoulos crève-la-faim. Au ciel, tu lui commandes, il y monte⁵¹ ! ».

Le spectre du désordre de la matière élémentaire à l'origine de la création du monde : la 'χώρα' platonicienne et la 'συγγιγίε' aristotélicienne assignées aux rangs d'auxiliaires dans les traditions hexémérales latines

Dans le *Timée*, le geste démiurgique, prolongé par ses jeunes dieux auxiliaires, procède à la fabrication du vivant au moyen d'une cause errante qui s'impose à lui et dont il ne peut pas faire l'économie : la *χώρα*, espace-matériau-matrice brut, inquiétant, chatoyant, qui part dans tous les sens. Le démiurge platonicien cherche à la rendre utilisable et à la cadrer dans un mouvement plus méthodique, car, quand on la discipline un peu, elle offre les éléments premiers organiques (feu, eau, terre, air) indispensables à la production des corps mortels (moëlle, chair, peau, cheveux et tendons, *Timée*, 73b-76a). Pour contraindre cette *χώρα*, source de désordre mais de matière, le démiurge mobilise l'âme du monde, principe fondateur du mouvement, éternellement mobile et immortelle. Cette version mythique de la création du monde questionne le dogme chrétien, qui, dans ses traditions hexémérales⁵², décrit le commencement du monde par le rayonnement d'un principe divin actif et tout-puissant sur la nature et le surgissement des êtres créés. Il s'agit donc de renoncer à l'idée d'un avant-monde, pour saisir l'ontologie première au cœur de l'action divine, depuis la terre informe et vide, depuis l'obscurité et les eaux de l'océan primitif. La matière première, au cœur de cet univers indifférencié, concentre donc, sous tous ses aspects, l'énigme de la

⁴⁹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 5.4.15, « L'arc-en-ciel », p. 315 : « Le philosophe : [...] Les Grecs nomment « *parhèlion* » cette sorte d'image [reflet du soleil dans l'eau], qui reproduit seulement la grandeur et la forme du soleil » [...] (παρηλίος).

⁵⁰ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 5.7.6, « Les astres qui tombent », p. 323 : « [...] parfois un feu d'une grande masse oblongue et ronde, semblable à un tonneau, se déplace ou brûle sur place, et alors, on l'appelle *pitbia* ou *pitbon* » (πίθος, le tonneau).

⁵¹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, Prologue, 6.1.1-4, p. 337 ; Juvénal, *Saturnales*, 3.74-78.

⁵² A. Lamy, « La matière de la création dans quatre commentaires carolingiens sur la Genèse (I, 1-14) : un 'presque rien' entre être et néant », *Les Hexaemera grecs et latins*, éd. E. Nicolaidis, *Almagest*, 11/1, Turnhout, Brepols, 2020, p. 80-107.

création *ex nihilo*, avant son déploiement, en un espace pour la vie de tout être, intelligible comme sensible. Dans ce contexte, Guillaume importe les termes grecs à la fois platoniciens et aristotéliens, pour les assigner au dogme chrétien et les ordonner à la lignée des exégètes bibliques, bien plus qu'il ne cherche à asseoir leur autorité encyclopédique :

Or, le fait que la terre était entièrement recouverte par les eaux, [...] que l'eau et l'air étaient épais et sombres ; que les astres n'étaient pas visibles dans les lieux supérieurs – voilà ce qu'on a appelé « chaos », c'est-à-dire « confusion des éléments »⁵³.

Dans son œuvre de maturité, le *Dragmaticon*, Guillaume décrit la $\chi\acute{o}\rho\alpha$ ⁵⁴ dans son acception complexe de matériau, le matériau platonicien étant ce en quoi se manifeste le devenir, et ce de quoi sont faites les choses sensibles, tout en maintenant l'acception traditionnelle des éléments aristotéliens :

Le philosophe : le Créateur a créé ces particules sous la forme d'un grand corps, non pas dans des lieux distincts, mais emmêlées dans ce tout, si bien qu'aucune de ces particules ne se trouvait en dehors de ce corps. Celui-ci occupait tout l'espace qu'occupent maintenant tous les corps. À cause du mélange des particules, ce tout a été nommé « *chaos* » par les philosophes, qui veut dire « confusion »⁵⁵.

Au sein de ce concordisme platonico-aristotélien médiéval problématique sur la matière et ses éléments, affleurent deux acceptions différentes : le roi des Philosophes propose une métaphore spatiale évasée, ouverte à de nombreuses interprétations possibles, tandis que le Stagirite définit la matière comme un suppôt bien défini, bien qu'indéterminé, pour permettre la génération⁵⁶. Pour autant, Guillaume ne recourt jamais à la démarche encyclopédique et lexicale grecque pour circonscrire sa position. Le grec est même presque occulté, les longs développements sur les éléments ne sont plus convoqués : il s'agit de fixer des mises au point claires que le latin seul peut assurer et faire aboutir :

Quant à l'autorité de Platon, ils ne l'ont pas bien comprise. Lorsque Platon affirme que le dieu a mis les éléments en ordre à partir d'une agitation désordonnée, il ne dit pas pour autant que ces éléments se soient jamais agités en désordre – car quelle place existerait pour le désordre, quand c'est le dieu qui dispose tous les éléments⁵⁷ ?

⁵³ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I. 11.38, p. 89.

⁵⁴ Platon, *Timée*, 46c-e.

⁵⁵ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 1.7.1, « Le chaos et l'action du Créateur et de la nature », p. 218.

⁵⁶ Dans la *Cosmographia* de Bernard Silvestre, la matière désignée tour à tour dans le nuancier allégorique de *Silva* et *Hylè* révèle déjà la difficulté de la définition chartraine, partagée par Calcidius et Martianus. *Cosmographia* I-2 : « *Erat Yle nature vultus antiquissimus, generationis uterus indefessus, formarum prima subjectio, materia corporum, substantie fundamentum. Ea siquidem capacitas, nec terminis nec limitibus circumscripta, tantos sinus tantamque a principio continentiam explicavit, quantam rerum universitas exposcebat* ». Voir B. Silvestre, *Cosmographia*, éd. P. Dronke, édition avec introduction et notes, Leyde, Brill, 1978 ; B. Stock, *Myth and Science in the twelfth Century: A Study of Bernard Silvester*, Princeton, Princeton University Press, 1972 ; W. Wetherbee, *The Cosmographia of Bernardus Silvestris*, New York-Londres, Columbia University Press, 1973. Voir aussi A. Lamy, « *Silva silvestris*. La matière d'une écriture silvine dans la *Cosmographia* de Bernard Silvestre », *La « silve » : histoire d'une écriture libérée en Europe de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, éd. P. Galand-Hallyn et S. Laigneau, Turnhout, Brepols, 2013, p. 267-287 ; ead., « Inquiétante *materia prima*. Vacuité et promesses de l'ombrageuse *Silva* dans la *Cosmographia* de Bernard Silvestre », *Revista Forma, Revista d'estudis comparatius. Art, Literatura, Pensament*, 4, 2011, p. 1-10.

⁵⁷ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I. 11.38, p. 88. Le rôle de la matière dans la création du monde est déjà considéré comme problématique chez Calcidius, *Seconde partie du commentaire*, éd. B. Bakhouché, § 298, p. 527 : « Selon Platon, le monde a donc reçu ses biens de la générosité de dieu comme d'un père, tandis que les maux se sont attachés à lui par la faute de sa mère, la matière » § 299, p. 527 (*Timée*, 30a4-5). Selon Calcidius, la matière serait malfaisante chez les Pythagoriciens, et Dieu doit « l'orner, corriger ses défauts sans les détruire » (§299).

Guillaume assume d'ailleurs sa position de philosophe polémiste face à ses pairs, qui vise la précision des concepts dans les débats au moyen d'une langue latine rigoureuse et pertinente, probablement loin, dans son esprit, des développements encyclopédiques d'érudition en langue grecque :

S'il en est un à qui déplaît la sècheresse de notre discours, qu'il prenne connaissance de ce qui occupe notre esprit, et non seulement il ne cherchera pas l'ornement du discours, mais il s'extasiera devant le sujet que nous traitons. Quelle place, en effet, peut être laissée à l'ornementation, quand il faut réfléchir à ce que nous lisons, puis faire des séances de lectures, déclamer dans les disputes contre les faussetés, évaluer les trouvailles des autres, aiguïser notre langue contre les critiques des envieux⁵⁸ [...].

La substance divine, les corps élémentaires et la nature : les fondements philosophiques et étymologiques d'οὐσία, de συζυγία et de φύσις passés sous silence

Dès lors, Guillaume établit le primat d'une substance divine aux origines de l'univers, loin des théories philosophiques antiques :

Le philosophe : Nous croyons en l'existence d'une substance (*substantia*) créatrice unique, infinie, sans longueur ni largeur ni épaisseur, sage et juste, sans attachement ni disposition, miséricordieuse et pieuse, sans aucune passion, menant tout sans mouvement, se trouvant en tout lieu par essence (*essentia*), sans extension ni contraction, toujours présente sans passé ni futur, omnipotente, omnisciente⁵⁹.

Dans ce passage, Guillaume ne recourt pas au lexique grec originaire de Porphyre rapporté par Boèce sur les distinctions entre la substance, comme hypostase et sujet des accidents attribués à l'être, et l'essence, entité plus complexe qui définit, à la fois du point de vue métaphysique, les êtres célestes comme terrestres. La langue grecque n'est donc pas convoquée au cœur des débats philosophiques hautement étayés pourtant par les lectures attentives chartraines de Platon et d'Aristote⁶⁰.

A propos de la définition des corps composés d'éléments, en outre, ces deux notions ayant été longuement étayées par des termes grecs dans les séquences encyclopédiques, Guillaume cherche surtout à clarifier les polémiques entre Platon et Aristote, en privilégiant les méthodes de raisonnement abélardiennes *sic* et *non*. Il continue donc à privilégier la rigueur des raisonnements qu'il lui faudra mobiliser, sans recours à la posture philologique, loin de la syzygie :

Le duc : comme je le déduis de tes propos, ton idée est que tout corps est soit l'un des quatre éléments, soit un composé de ces éléments ; [...].

Augustin préconise déjà de ne pas laisser la matière manifester de débordements ontologiques, préjudiciables à l'Écriture Sainte. Voir enfin Thierry de Chartres, *Commentum super Boethii librum De Trinitate* II, 28 : *Nemo tamen existimet quod Plato materiam deo coeternam esse voluerunt licet deum et materiam rerum principia constituerit*, « Platon n'a pas voulu que Dieu soit coessentiel à la matière, Dieu et la matière ne sont pas deux principes originaires des choses ».

⁵⁸ Guillaume de Conches, *Philosophia*, I.2.2, Prologue, p. 96.

⁵⁹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 1.3.3, « La substance créatrice. Profession de foi », p. 205.

⁶⁰ Boèce, *Contra Eutychen*, 3 : « Est 'substance' (*substans*) ce qui procure en sous-œuvre (*subministrat*) aux autres accidents quelque sujet (*subjectum*), afin qu'ils puissent être (*ut esse valeant*) ; il les soutient en effet (*sub illis enim stat*), puisqu'il est subjecté aux accidents (*subjectum est accidentibus*) » [Boèce, *Opera omnia*, « Opuscula theologica », éd. C. Moreschini, München, K. G. Saur [Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana], 2000]. Pour une histoire doctrinale de la substance, du grec au latin, voir A. De Libera, *L'Art des généralités. Théories de l'abstraction*, Paris, Aubier, 1999, p. 178-181.

Le philosophe : cette idée n'est pas de moi mais de Platon (Calcidius, *Timée*, 32C).

Le duc : comme Aristote contredit Platon dans presque toutes les questions de physique naturelle, dis s'il est d'accord avec lui sur ce point.

Le philosophe : Non. J'exposerais sa conception sur ce point, si je ne craignais certains de nos contemporains qui, indignes d'être les marmitons d'Aristote, s'imaginent en être les fils. [...] Il faut exposer une conception fautive à ceux qui vont l'évaluer par un examen minutieux et condamner ce qu'elle contient de faux. [...] Je vais t'exposer brièvement la conception d'Aristote, pour ne pas sembler l'omettre par malice ou par ignorance⁶¹.

Enfin, lorsque le Duc demande à son interlocuteur de lui définir la nature, l'argumentation ne porte pas sur l'importance de la traduction du terme grec φύσις en *natura*⁶², dont Calcidius est un important vecteur. En effet, avant Platon et dans la continuité d'Hésiode, les premiers philosophes présocratiques consignent la description de l'univers dans sa dimension macrocosmique comme microcosmique au sein de traités traditionnellement appelés *Peri Phuseos*. Progressivement, sous l'influence de Calcidius, le mot *natura*⁶³ renvoie à la notion de naissance, à la forme (ou perfection) d'un être obtenu au moment de sa génération, et signe l'accomplissement d'un geste de production révolue. Le concept de φύσις, au contraire, traduit plutôt l'évolution temporelle inverse, les conditions de croissance d'un être à venir, non encore abouti, et souligne plutôt une projection et une ambition planifiées. Or, dans la définition du philosophe, ces deux acceptions sont mentionnées, tout en étant uniformément rapportées à Cicéron :

Le duc : Avant de montrer l'œuvre de la nature, tu devrais définir la nature.

Le philosophe : comme le dit Cicéron, « il est difficile de définir la nature » (*De inventione*, 1.24.34) ; cependant, de la façon dont ce mot est entendu ici, la nature est une certaine force inhérente aux choses, qui produit du semblable à partir du semblable. C'est dans l'œuvre de la nature que des hommes naissent d'hommes [...]. Mais quand la nature produit quelque chose, elle produit d'abord quelque chose de grossier et de mêlé, puis petit à petit, le façonne et le divise. [...] Puisque donc la nature et l'artisan ne pouvaient s'élever à la hauteur de l'œuvre du Créateur, le Créateur a voulu descendre au niveau de leur œuvre⁶⁴.

La perfection, reproduite par imitation sur les principes de la participation platonicienne d'une part, étaye implicitement, depuis la philosophie grecque, le terme latin de *natura*, tandis que le façonnement progressif d'un objet qui se destine au raffinement ontologique sous l'action de la nature renvoie davantage à la notion de φύσις. Cette double acception, qu'un travail philologique aurait pu souligner, est d'autant plus importante qu'elle permet à Guillaume de justifier le rayonnement tout-puissant, ascendant, descendant et intemporel du geste créateur, initié sans commencement ni fin, cause première des êtres voués à la perfection dans la nature (φύσις) ou toujours et déjà marqués par cette perfection (*natura*).

⁶¹ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 3.5.1, p. 251.

⁶² L. Brisson et J.-Fr. Pradeau, *Le Vocabulaire de Platon*, Paris, Ellipses, 1998, p. 37-38.

⁶³ T. Gregory, *L'idea di natura nella filosofia medievale prima dell'ingresso della fisica di Aristotele. Il secolo XII*, Florence, Sansoni, 1966 ; A. Lamy, « Defining nature in the cosmological medieval literature. The founding principle of contradiction in the *Cosmographia* of Bernardus Silvestris, the Anonymous *Placidus e Timéo* and the *Image du Monde* of Gossuin of Metz », éd. S. Kay et N. Zeeman, *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 49/3, 2019, p. 457-478.

⁶⁴ Guillaume de Conches, *Dragmaticon*, 1.7.3-4, « Le chaos et l'action du Créateur et de la nature », p. 219-220.

Dans les traités encyclopédiques de Guillaume de Conches, l'usage de la langue grecque favorise la reconnaissance des savants anciens. L'autorité du grec livre les trésors du vivant et nourrit, dans sa complémentarité avec le latin, un important apport scientifique au Moyen-Âge. L'usage érudit du grec, dans ses dimensions cosmologique et philologique, permet donc d'envisager avec minutie ce qui est descriptible par la connaissance, au ciel et sur terre, pour rendre hommage à ces précieux savoirs. Toutefois, au regard des concepts cardinaux de la philosophie grecque qui ont œuvré à la création d'un univers fini, tels le démiurge, la matière élémentaire, la nature, la langue latine, enrichie du lexique grec, entend bien vite imposer seule ses mises au point et son nouveau rayonnement sur un univers que le seul geste créateur a pu faire surgir. Dès lors, le savant grec doit s'incliner humblement devant le philosophe et théologien latinophone qui lui doit tant, et demeure un modèle de pensée incontournable, exigeant et stimulant.

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia et Dragmaticon*, éd. B. Ribémont, E. Ndiaye, Ch. Dus-sourt, Paris, Les Belles Lettres [Sagesses médiévales], 2021.

BRISSON, L., et PRADEAU, J.-Fr., *Le Vocabulaire de Platon*, Paris, Ellipses, 1998.

FURNO, M., LOUETTE, C., et MEOT-BOURQUIN, V., *Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Droz, 2017.

GREGORY, T., *L'idea di natura nella filosofia medievale prima dell'ingresso della fisica di Aristotele. Il secolo XII*, Florence, Sansoni, 1966.

LAMY, A., RAFFARIN, A., et SERIS, É., *Dignité des 'Artes' : promotion et évolution des arts libéraux de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 2022.

LAMY, A., « Defining nature in the cosmological medieval literature. The founding principle of contradiction in the *Cosmographia* of Bernardus Silvestris, the Anonymous *Placides e Timéo* and the *Image du Monde* of Gossuin of Metz », éd. S. Kay, N. Zeeman, *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 49/3, 2019, p. 457-478.

LAMY, A., « *Silva silvestris*. La matière d'une écriture silvaine dans la *Cosmographia* de Bernard Silvestre », *La « silve » : histoire d'une écriture libérée en Europe de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, éd. P. Galand-Hallyn et S. Laigneau, Turnhout, Brepols, 2013, p. 267-287.

REYDAMS-SCHILS, G., *Plato's Timaeus as Cultural Icon*, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, 2003.